

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Tante Lucille **La réception critique**

Fernande Mathieu

Volume 24, Number 2, Fall 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/11751ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mathieu, F. (2001). Tante Lucille : la réception critique. *Lurelu*, 24(2), 83–84.

Tante Lucille : la réception critique

Fernande Mathieu



Voici le troisième et dernier volet du parcours éditorial et radiophonique de Lucille Desparois. Durant sa longue carrière, Tante Lucille fait davantage parler d'elle par les journalistes que par les spécialistes du livre pour la jeunesse. Son double statut d'auteure et de conteuse et le rôle que jouent la radio et les médias ont sans doute déterminé l'impact de sa production sur l'histoire et l'évolution de la littérature jeunesse au Québec.

Dans *Pleins feux sur la littérature de jeunesse au Canada français*, Louise Lemieux mentionne que l'apport de la radio, dans les années 40, aide grandement la promotion de notre littérature jeunesse. Elle affirme que la carrière prolifique de Tante Lucille ne fait pas de doute et qu'une certaine vogue pour le conte règne chez les auteurs de chez nous (surtout des femmes), durant les années 40.

Le journaliste Charles Hamel, dans *Le Canada* en 1946, élève Lucille Desparois au rang des auteurs de renom parmi lesquels nous retrouvons Jules Verne, Paul Féval, Hublet, Harry Bernard, Marie-Claire Daveluy.

Dans *Le Canada français et sa littérature de jeunesse*, Claude Potvin présente quelques ouvrages de Lucille Desparois en une dizaine de lignes, sans toutefois émettre de commentaires critiques¹.

En Belgique, la spécialiste en littérature de jeunesse Jeanne Cappe se réjouit des parutions suivantes : *Tante Lucille raconte...*, *Histoires enchantées*, *Contes d'enfants* et *Les aventures de Tracassin*. À deux reprises (1950 et 1951), elle rédige des critiques dans sa prestigieuse revue internationale *Littérature de jeunesse*. Elle louange le style et l'art de raconter des histoires de l'auteure.

Charles Hamel suit de près la littérature de jeunesse. Il abonde dans le même sens dans le journal *Le Canada*, en 1947. Il termine son article en s'appuyant sur des faits tangibles :

«Depuis quelques années, M^{lle} Lucille Desparois s'est mise au premier rang des écrivains [...]. Que M^{lle} Desparois ait réussi

dans ce genre, le tirage auquel elle a atteint avec ses diverses publications en est la meilleure preuve : 125 000 exemplaires, c'est un beau succès! Et mérité, ce qui ne gâte rien...

Mon fils, qui a huit ans, est bien meilleur juge que moi en la matière et bien mieux placé que moi pour juger de l'intérêt et des mérites des *Aventures de Tracassin*. Or, il a littéralement dévoré ce livre, le lisant presque d'une traite, avec un intérêt soutenu. C'est tout dire!²»

En 1954, la bibliothécaire Louise Marchand, auteure et critique, dresse le portrait de la littérature de jeunesse d'ici. Sa nomenclature d'auteurs ne diffère en rien de celle de ses prédécesseurs. Elle considère avant tout Lucille Desparois comme une «raconteuse» dont toute la popularité «provient de son genre de raconter, tant à la radio que dans les salles publiques où elle captive l'attention de dix, deux cents, trois cents enfants qu'elle tient en haleine et fait chanter avec elle³».

Depuis 1950, le jésuite Joseph d'Anjou est secrétaire des revues *Collège*, *Famille et Relations*. Ce critique averti et sévère, dans un de ses articles de 1957, passe au crible cinq auteurs laïques et s'indigne du fait que les éducateurs et les parents se contentent «[d']écarter sans procès» les livres sans oser les critiquer ouvertement. Ses jugements concernent les qualités et les faiblesses des textes sur le plan du vocabulaire, de la syntaxe, de la stylistique et du contenu. Joseph d'Anjou n'apprécie guère le contenu et le style des contes de Tante Lucille⁴.

Paul Leblanc, spécialiste en littérature de jeunesse, attire l'attention de ses lecteurs en 1955 sur «la pauvreté déconcertante» de la production de livres pour enfants avec la même verve, mais de façon plus détachée du milieu clérical. Dans un survol rapide — mais combien éclairé — de la situation de la «Littérature de jeunesse au Canada français», il dénombre «sept auteurs de quelque importance⁵» soit, dans l'ordre : Faucher de Saint

Maurice, Marie-Claire Daveluy, Maxine, Eugène Achard, Lucille Desparois, Marius Barbeau et Marie-Antoinette Grégoire Coupal. Ses observations à propos de Tante Lucille sont les suivantes :

«On peut lui reprocher une certaine mièvrerie que les enfants eux-mêmes remarquent et détestent. Mais elle possède un don incontestable, un tour vif et précis, la faculté d'émerveillement. Qu'elle se débarrasse de cet excès de sensibilité qui s'appelle la sensiblerie, et elle pourra donner des contes que nos enfants adopteront et graveront dans leur mémoire, et transmettront plus tard à leurs propres enfants⁶.»

Outre ces remontrances, il reconnaît à Tante Lucille des talents d'auteure et de conteuse. Deux ans plus tard, il réajuste son tir en la plaçant au premier rang : «Il ne nous reste guère, comme écrivains attirés pour enfants et vraiment dignes de ce nom, que Lucille Desparois (Tante Lucille), Béatrice Clément et Marie-Antoinette Grégoire Coupal⁷.»

Guy Boulizon, critique notoire, ne manque pas de fournir, en 1948, quatre titres des livres de Lucille Desparois dans *Nos jeunes liront...*⁸. En 1957, dans *Livres roses et séries noires*, il mentionne et propose comme livres de lecture ceux édités par Granger et ceux de la collection «Albums du gai moulin» chez Mulder, pour lesquels il ajoute :

«[...] les albums hollandais sont devenus très populaires au Canada par leur prix bon marché, leurs gravures alertes et leurs textes dont plusieurs ont été réécrits ou créés par des auteurs canadiens tels que : Lucille Desparois - Françoise Gravel-Jarosj [sic] - Guy Boulizon⁹.»

Dans un article de 1959 sur la situation alarmante de la littérature de jeunesse canadienne-française, Guy Boulizon place Tante Lucille au rang des écrivains populaires pour la jeunesse. Il lui accorde en quelque sorte une légitimité et ses lettres de noblesse en tant qu'auteure :

«Les écrivains canadiens authentiques dont l'art solide et la ferveur frémissante les font le mieux admettre du public de jeunesse ne sont pas nombreux. À la suite des deux pionnières de la littérature enfantine : Marie-Claire Daveluy et Maxime [sic], il nous faudrait citer Béatrice Clément, Marius Barbeau, Antoinette Grégoire Coupal, Lucille Desparois, Eugène Achard, Louise Marchand, le frère Charles-Henri, Madame Lacerte, le Père Ambroise, Paul Desmarins, Guy Laviolette, Louis-Philippe Audet et bien d'autres¹⁰.»

C'est une journaliste et essayiste qui nous transmet le plus de renseignements sur l'impact social de l'œuvre de Lucille Desparois. En 1967, Émilie Allaire Boivin dépeint un somptueux tableau de Lucille Desparois dans son recueil *Profil féminins*. Elle met l'accent sur le personnage, elle y va d'un vibrant hommage dès son entrée en matière : «Le fait est d'importance si l'on note le recul [depuis 1944]. Tante Lucille n'est pas un écrivain mineur; très peu chez les auteurs canadiens connaissent pareil rayonnement [probablement international]¹¹.»

Elle se demande qui, en 1944, s'intéressait à la littérature de jeunesse dans le difficile contexte socio-économique et culturel de l'époque. Elle conclut qu'il lui fallait plus que du talent pour réussir à percer. Elle attribue le succès de Tante Lucille à ses nombreuses qualités que ni l'avancement de la technologie ni le temps n'altèrent :

«À l'époque, qui donc croyait à l'édition, chez nous, des contes canadiens? Qui donc surtout en écrivait? Trait de génie, mademoiselle Lucille Desparois a l'intelligence de penser dans l'optique canadienne et d'écrire en ce sens. Elle a été une avant-gardiste¹².»

«[...] c'est le don que possédait cette personne. Seulement en changeant sa voix, elle animait les objets et faisait parler les animaux et les êtres les plus étranges. [...] L'avènement de la télévision n'a pas diminué l'intérêt des jeunes. [...] Depuis vingt ans, aucun autre

programme pour enfants n'a connu cette popularité¹³.»

À cause du charisme exercé par Tante Lucille auprès de son jeune public, Émilie Allaire Boivin la qualifie d'«être irréel». Le volumineux courrier qu'elle reçoit chaque semaine depuis 1948 en est la preuve même : «On veut pas que tu meures. On veut que tu vives longtemps, longtemps, longtemps, et que tu partes jamais de la radio, parce qu'on veut t'entendre toujours, toujours, toujours¹⁴.» Cet envoûtement va parfois jusqu'à l'allégorie : «Tes histoires sont si belles, ma Tante, que les anges doivent les écouter¹⁵.» Un article dans *L'actualité* nous permet d'affirmer que les enfants écrivent tout autant en 1966 : «Succès incontestable. Tante Lucille [sic], dont la popularité est telle qu'elle reçoit près de 800 lettres et 100 demandes de photos par semaine au plus fort de la saison, demandes provenant d'abord du Québec, puis du Nouveau-Brunswick et de l'Ouest canadien¹⁶.»

M^{me} Boivin évoque l'aspect didactique et pédagogique de son art de raconter et de son écriture, ce qu'apprécient fortement les pédagogues et qui rend son impact dans les milieux scolaires francophones et anglophones indéniable. Les futurs lecteurs entendent ses histoires à la radio ou sur disques et peuvent, par la suite, lire les contes tout seuls. Elle devient alors une courroie de transmission dans leur cheminement ludique et didactique vers l'apprentissage de la lecture.

Émilie Allaire Boivin soulève le point obscur de l'absence de notoriété sociale. Les honneurs remportés en mi-carrière par Tante Lucille proviennent surtout des milieux de la radio et du disque. Même si elle émergeait, en plus, d'une période très pauvre en littérature de jeunesse.

Nous l'avons retrouvée à quelques reprises en première de couverture de quotidiens et de revues, *L'Œil*, *La semaine à Radio-Canada*, *Le Lundi*, *La Presse*, etc., plus de 350 articles de journaux populaires retracés. Plus

de ces journalistes lui consacrent des critiques élogieuses et la comparent en popularité aux contes d'Andersen, à la comtesse de Ségur et même au phénomène Batman. Les journalistes de la presse populaire élaborent sur le style particulier de la conteuse et «auteure préférée» des enfants. Certains honneurs lui seront même attribués à la fin de la Révolution tranquille.



Notes

1. C. Potvin, *Le Canada français et sa littérature de jeunesse*, Moncton, Édition CRP, 1981, p. 186.
2. C. Hamel, «Les Aventures de Tracassin», *Le Canada*, Montréal, 1947, p. 5.
3. L. Marchand, «La littérature pour enfants au Canada français», *CLA Bulletin*, août 1954, p. 21-24.
4. J. d'Anjou, «Des livres de chez nous pour nos enfants», *Pour mieux choisir ce que nos jeunes liront*, Montréal, Bellarmin, 1957, p. 21-28.
5. P. Leblanc, «Littérature de jeunesse au Canada français», *L'École canadienne*, Montréal, 1955, p. 142.
6. P. Leblanc, «Littérature de jeunesse [...], *ibid.*, p. 141. Cité par Louise Lemieux, *op. cit.*, 1955, p. 35-36.
7. P. Leblanc, «On demande des livres pour enfants», *L'École canadienne*, Montréal, 1957, p. 490.
8. G. et J. Boulizon, *Nos jeunes liront...*, Montréal, Éditions de l'École des parents du Québec, 1948, p. 9 et 12.
9. G. Boulizon, *Livres roses et séries noires*, Montréal, Beauchemin, 1957, p. 17.
10. G. Boulizon, «La littérature de jeunesse au Canada français», *Vie française*, 1959, p. 183-184.
11. É. Allaire Boivin, «Tante Lucille», *Profil féminins*, Québec, Garneau, 1967, p. 201.
12. *Ibid.*, p. 203.
13. *Ibid.*, p. 201.
14. *Ibid.*, p. 204.
15. *Ibid.*, p. 201-204.
16. Claire, «La femme du mois : Tante Lucille [sic]», *L'actualité*, Montréal, 1966, p. 41.